

" A NOUS LA LIBERTE "

"Le film le plus audacieux de Clair", "celui qui va le plus loin dans le domaine des idées", dit la publicité. Pauvre René Clair; on ne le prendra plus, (on ne l'a plus repris), à laisser entendre qu'il peut être profond. Sous prétexte qu'au début du film le travail à la chaîne dans une usine de phonos est comparé au travail des "droit commun" dans les prisons, le film est classé critique sociale. Clair n'a plus qu'à bien se tenir.

A la fin, une amélioration technique supprime le travail. On met des matériaux à l'entrée d'une machine et les phonos en sortent, tout frétilants, à la queue leu leu. Deux hommes, en faisant une belotte, les regardent défiler et se ranger sagement sur un immense damier, tandis que les autres ouvriers vaquent à leurs plaisirs. D'où les esprits pénétrants infèrent que l'auteur a fait preuve d'un "optimisme naïf", mieux, d'un "utopisme puéril". (Georges Sadoul.) Si Clair a été inconsidérément optimiste, c'est bien en croyant que l'humour, aujourd'hui encore, était permis.

Ce qu'on lui reproche, c'est d'écrire le mot liberté sans majuscule, de parler d'ouvriers et d'usines sans le ton grandiloquent en usage actuellement, de lancer contre la société un pamphlet plutôt qu'un manifeste. La liberté, il la définit dans la dernière séquence où nos deux prisonniers évadés font profession de vagabondage, où l'un, ancien amoureux transi, déclare renoncer au mariage, où l'autre, ex-capitaliste, aban-

donne l'Hispano directoriale; il la définit aussi dans le dernier couplet qu'ils chantent à grand renfort de bourrades et de coups de pied dans le derrière. "Partout, si l'on en croit l'histoire, partout on peut rire et chanter, partout on peut aimer et boire."

Les obstacles à vaincre, ce sont les idoles du monde moderne: le sérieux, l'uniforme, la moustache, geoliers, policiers, contre-maîtres, hommes d'affaires, qui nous créent un monde tout blanc, tout propre, géométrique, mécanique, si ordonné qu'il n'est plus humain. Tous sont prisonniers: les ouvriers qui dans les réfectoires mangent à la chaîne comme ils travaillent, les écoliers qui chantent en chœur, dirigés par la férule du maître, que le travail c'est la liberté, les capitalistes eux-mêmes dans leurs bureaux, dont les fenêtres, divisées en petits carreaux, imitent les barreaux des prisons.

Contre cette trop parfaite organisation, Clair lance un cri d'alarme, ou plutôt un énorme éclat de rire qui se réclame seulement d'un humanisme bon vivant. On aurait voulu un Marx, on a eu un Rabelais.

"A Nous la Liberté" est une vaste entreprise de démolition. Clair procède à l'inverse des philosophes. L'ordre est donné d'abord. Le problème est de faire naître le désordre, de monter un chahut dans cette classe trop docile. Une première opération - un premier coup de baguette - videra le monde de tout sérieux, de toute réalité, de toute épaisseur. Les élèves n'étaient si sages que parce que c'étaient des images. Quand l'anarchiste Clair voudra passer à l'action, tout bousculer et mettre sens dessus dessous, il n'aura à combattre que des ombres.

La caméra décrit les choses comme le compas décrit des cercles: eh! les engendre. Songez à la façon dont s'élabore, sous nos yeux, la fortune de Louis, le prisonnier chanceux. Un disque sur un phono, à la devanture d'un magasin, s'immobilise, s'agrandit, devient l'emblème d'une marque peint sur les murs des bâtiments. Ceux-ci à leur tour s'évanouissent, laissent la place à une usine gigantesque dont les cheminées et les grues, d'abord floues, se précisent et s'ordonnent autour du disque magique. Une dernière métamorphose de notre cercle, et nous voici dans la cour de l'usine où les ouvriers inscrivent leur arrivée sur la roue d'un appareil enregistreur. On attend la pirouette du prestidigitateur et le chapeau qu'on agite pour montrer qu'il n'y avait rien dedans, mais Clair, sérieux comme un pape, continue son histoire, et nos critiques croient qu'ils ont assisté à un cours sur la naissance du capitalisme.

Nés d'un coup de baguette, ce monde si bien réglé, ces personnages si bien stylés se dissolvent peu à peu pour apparaître désiroirement irréels et fragiles. Trop vite formés, comme un rêve, ils fondent lentement comme une rêverie.

Emile, le sentimental, n'a qu'un haussement d'épaules en voyant ses camarades de travail marcher à la file indienne, ou en entendant les haut-parleurs dicter d'une voix rocailleuse les formalités de l'embauche. "Ils sont fous, mademoiselle". Parvenu à son achèvement, l'Ordre devient ridiculement impossible, pure invention, rêve incohérent. Il s'évanouit, comme s'évanouira l'usine elle-même quand les phonos se produiront tout seuls. Tel est le sens, je crois, des dernières séquences. Le travail à la chaîne est absurde, parce qu'il aboutit, à la limite,

à des conséquences absurdes. Ce n'est qu'un mauvais rêve car, s'il était réel, il se transmuerait en un rêve heureux. Comme le magicien de "Entr'acte" s'escamotait lui-même à la fin, les dernières images de "A Nous la Liberté" escamotent le reste du film.

Pour les personnages, - j'entends les personnages secondaires, la multitude des figurants, - le procédé est encore le même. Pour faire disparaître un être, accentuez ses caractères jusqu'à ce qu'il se détache du réel et devienne pure idée, simple essence. De son essence doit découler son inexistence. Vous y croyez, vous, à ces policiers, grands diables moustachus, dont les gros yeux roulent d'un bout à l'autre de l'orbite et enregistrent, comme sur un cadran, les variations d'intensité d'un sentiment unique, la colère. Ils sont trop sages, trop dans leur rôle. Ils sont tellement eux-mêmes qu'ils ne sont plus. Comme l'homme invisible, le personnage de Clair n'existe que par les vêtements qu'on a collés sur lui. Le mannequin lui-même a disparu.

Si les protagonistes semblent en revanche doués de sensibilité, si leur créateur leur a fait une âme, leur âme même et leurs sentiments portent la mention: Factice. Qui osera parler de sentiment de la nature? Songez à ce paysage de campagne dont les fleurs et les oiseaux sont ostensiblement artificiels, et psalmodient d'une voix d'enfant, trébuchante et appliquée, un pastiche de prosopopée de la nature. La même atmosphère fausse, le même mauvais goût minutieusement calculé enveloppent les scènes d'amour - avec, il est vrai, une dose plus forte d'amertume mêlée à l'ironie. L'amoureux en extase s' imagine entendre sa belle chanter à la fenêtre et ne se rend compte qu'il écoute

un phono que lorsque lui parviennent les sons pleurnichards de l'appareil à bout de souffle. Clair aussi, lorsqu'il se prend à écouter son coeur, a ce sourire mi-triste, mi-heureux, et le sentiment trouble d'être jouet de mécanismes et d'illusions. Souvenez vous encore de cette scène désolante où l'amant malheureux croit adressés à lui les sourires et les baisers qu'on dirige vers un autre. Cette fois Clair a versé une larme quand il a tué ses personnages pour les reconstruire en pantins.

Mais la mécanique est maintenant au point. Les spectateurs sont avertis de ne rien prendre au sérieux. Dans des décors de carton-pâte danseront et bondiront des personnages tout en ressorts. En avant pour le Grand Jeu.

C'est un retour à l'enfance que propose Clair. Qui entre dans sa ronde, sort rajeuni: il a retrouvé le secret des rires et des fous-rires, gratuits, inattendus, miraculeux. Plongeant à pleines mains dans le coffre à jouets de sa jeunesse, il en rapporte des jeux merveilleux, depuis longtemps oubliés.

Voici d'abord le vieux truc du château de cartes qui s'écroule - ce que les personnes savantes appelleront: réaction en chaîne. Une seule chiquenaude et tout l'édifice de l'Ordre s'abat, chaque pièce précipitant une autre. Qu'un ouvrier ait un instant de distraction, qu'une seconde il lève les yeux vers la fenêtre, il doit courir derrière le plateau pour placer son boulon, bousculer son voisin, qui dérange un troisième et bientôt, à l'extrémité de la chaîne, tout le monde se retrouve debout à se disputer. Dans le domaine moral aussi, le désordre suit la

même filière. Quand Emile retrouve son copain de prison devenu directeur d'usine, il suffit qu'un geste ancien se renouvelle entre eux pour que tout le passé revienne, amorcé par ce souvenir, et que le personnage du capitaliste se désorganise pièce par pièce. Il roule les épaules, bombe le torse, distribue généreusement les bourrades, et redevient le grand enfant qu'il était. Cette disproportion de la cause et de l'effet, et le mécanisme rigoureusement prévisible qui les relie ne manquent jamais de faire jaillir le rire, car ils nous replongent aux sources même du comique, à l'âge où toute mécanique semble grotesque et scandaleuse, où on ne bâtit des châteaux de cartes que pour le plaisir de les détruire. Ensuite seulement l'enfant jouera à l'homme et s'émerveillera des belles constructions du mécano.

Voici maintenant les jeux de plein air et les fous-rires des courses échevelées dans le vent. Les gendarmes trop zélés, les ouvriers trop consciencieux, les graves messieurs du conseil d'administration n'attendent qu'un signe et se précipitent dans le tourbillon des poursuites. Ils ont encore leur air solennel et la mine rechignée du monsieur qui ne veut pas qu'on le dérange, mais leurs jambes, tout leur corps, je ne sais quel instinct animal, les lancent dans un mouvement éperdu qui a d'autant moins de raisons de finir qu'on ne sait pourquoi il a commencé. Dès qu'on voit un homme courir dans la rue, c'est la folie dans le quartier. Le mendiant professionnel oublie son état de cul de jatte, se détend comme un ressort, apparaît bâti en fort des Halles et se jette à la poursuite. Tout au plaisir de la course, les agents ne songent plus à verbaliser. Les commerçants abandonnent leurs ma-

gasins et les concierges, brandissant leurs parapluies, se mêlent à la troupe qui fait boule de neige sur son chemin.

Bientôt, la course s'organise en jeu. Rappelez-vous les vieilles règles de chat coupé: ce sont elles qui traacent la trajectoire en ligne brisée des poursuites de Clair.

Si quelqu'un passe entre le chat et le joueur poursuivi, le chat doit courir après le nouveau venu. Un exemple:

En poursuivant Emile, le boucher renverse les cageots du fruitier. C'est alors aux deux hommes de se rosser, tandis que file notre héros, la conscience en paix. Comme dans une queue, chacun prend son tour dans la bagarre et relaie automatiquement un autre. Le coupable sert seulement à amorcer la série des poursuites.

De même lors de l'inauguration de l'usine, les billets de mille déversés par une valise entrouverte fournissent simplement à l'assistance un prétexte honorable pour rompre les rangs. D'abord on court çà et là pour les attrapper, avec de grands moulinets des bras. Puis ces mouvements disgracieux cèdent la place à des figures organisées. La cour d'usine devient préau. Deux rangées de messieurs en redingote foncent l'un vers l'autre, jouant à l'épervier sous une averse de billets. Bientôt même, ils s'en vont en farandole continuer leurs jeux dans la nature, tandis que les haut-de-forme et les billets de mille, maîtres du terrain, dansent, au rythme du vent déchaîné, une valse triomphale.

De cette usine dont le conseil d'administration fait l'école buissonnière, et dont les ouvriers remplissent les bals-musette, quel souvenir devons-nous garder? Assurément pas le plan d'une usine mo-

dèle qu'aurait dessiné un René Clair ingénieur. Seulement une grande protestation du poète Clair. Être poète, c'est regarder avec des yeux d'enfant un monde de grandes personnes. Dans les colossales constructions de l'homme, Clair ose retrouver les mêmes mécanismes dont le gosse rit dans ses jeux. Car la protestation contre la machine s'exprime tout naturellement en rire. C'est l'éternelle revendication de la liberté lorsque sur elle on veut plaquer du mécanique.

OSWALD DUCROT

IL FAUT LIRE :

La très remarquable étude sur "RENE CLAIR" (édition Roulet, 57 rue Vaneau) de JACQUES BOURGEOIS, collaborateur de la "Revue du Cinéma".

A propos de "A Nous la Liberté", M. Bourgeois écrit: "Quant à la pensée, elle est plus décorative que concluante: (...) l'usine est laissée aux ouvriers. Prétend-il satiriser la démocratie, le patron, l'ouvrier ou l'usine? (...) De qui se moque-t-on? De la liberté elle-même? Ou de la notion que "le travail est tout"?"

"Le guignolesque Dernier Miliardaire", Règle du Jeu d'un drôle de drame, "est", raconte Jacques BOURGEOIS, "une suite de bouffonneries, prévues, dessinées pour l'écran... Tel consommateur paie sa consommation avec un poulet vivant. Le garçon lui rapporte la monnaie: 2 poussins et 1 oeuf. Le monsieur empoche les deux poussins et laisse l'oeuf comme pourboire."